« La littérature n'a strictement rien à voir avec la morale. Elle parle de l'homme, qu'il soit assassin, saint, homosexuel, mutique, laid »

Pierre Lepori
Journaliste, écrivain et directeur de revue

Raymond Mbassi Atéba : *Vous êtes journaliste culturel, rédacteur en chef de nombreuses revues, traducteur, écrivain : on peut dire que vous êtes observateur et praticien de la culture de la Suisse. Quel(s) regard(s) actuel(s) posez-vous sur cette culture ?*

> Pierre Lepori : Il est difficile d'en donner une définition univoque. Lors de l'Exposition universelle de Séville, en 1992, le plasticien suisse Ben (Benjamin Vautrier) avait signé une œuvre graphique au titre provocateur : « La Suisse n'existe pas. » Politiquement déjà, la Confédération helvétique est une Willen-

nation, dont la constitution, en 1848, est le résultat d'une série de compromis et d'héritages. Le pays – qui s'est vu imposer son unité par Napoléon – a échappé de peu à la guerre civile, suite aux disparités culturelles et religieuses des différents cantons. Cette situation a pesé aussi sur le domaine culturel : ma région natale par exemple – le Tessin – a été puissamment traversée par des courants séparatistes, notamment dans les années 30 du XX^{e} siècle. Il s'agissait d'une région alors pauvre, au sud des Alpes, très marquée par son rapport à l'Italie, qui a commencé à se considérer tardivement comme porteuse d'une culture spécifique ; et qui a développé assez tard une littérature, un théâtre, une historiographie propres, fondés sur ce qui la différenciait plus que l'unissait au reste du pays. La culture suisse est depuis toujours marquée par un double mouvement centrifuge et centripète, par des tensions entre traditions culturelles différentes, entre désir d'intégration nationale et nécessité d'ouverture aux trois pays limitrophes (Allemagne, France, Italie) ; entre mouvement de repli identitaire – d'une identité difficilement définissable – et envie de déprovincialisation. La question des langues est en ce sens exemplaire : on parle souvent d'une Suisse multiculturelle et plurilingue, mais un apaisement des tensions entre régions a pu être maintenu uniquement au prix d'un principe de territorialité des idiomes : à quelques exceptions près, chaque Canton impose sa langue officielle sur son territoire. La barrière

linguistique et culturelle est parfois traversée, mais ce phénomène est limité souvent à une élite, alors que les disparités économiques entre régions, les différences entre campagne et ville et les clivages religieux continuent de créer des résistances au dialogue interrégional. Les sens d'infériorité, les sursauts identitaires ou chauvinistes, les résistances à l'apprentissage des langues nationales rendent parfois ardu le dialogue. Une relative paix du travail, une richesse certaine du pays et un système politique centré sur le consensus et la subsidiarité permettent toutefois à la Suisse de maintenir une unité, appuyée sur quelques idéaux nationaux (précision, propreté, stabilité), frisant souvent la mythologie.

RMA : *La Suisse alémanique, la Suisse romande et la Suisse italophone ont une présence « linguistique » synchrone dans certains de vos textes. Peut-on voir en cela la réalisation du sujet culturel suisse intégral qui compose avec toutes les langues en présence ?*

PL : Il faut être très circonspect sur ce point. La réalisation d'une intégration culturelle nationale – dans mon cas comme pour d'autres intellectuels et écrivains, traducteurs, médiateurs culturels – est souvent le résultat d'un parcours biographique spécifique. Bien entendu, la coprésence dans un seul pays de plusieurs régions linguistiques (qui coexistent d'une façon plutôt pacifique) entraîne pour certains d'entre nous la possibilité d'étudier, de travailler et de vivre dans un espace culturel différent de celui de ses origines. Dans mon

cas, l'absence d'une institution universitaire au Tessin – qui a depuis une vingtaine d'années été comblée par la naissance de l'Università della Svizzera italiana à Lugano –, et mon désir d'entreprendre des études en histoire du théâtre – un cursus alors absent des athénées helvétiques – m'a poussé à me former en Italie (à Florence et Sienne). Une fois rentré en Suisse, profitant de la création d'un Institut des Sciences théâtrales à Berne, j'ai pu parfaire ma formation par un doctorat dans une université de langue allemande ; entre temps, employé par la radio suisse de langue italienne, j'ai profité d'un poste de correspondant culturel à Lausanne pour déménager dans la partie francophone de la Suisse. Ayant commencé à écrire, à traduire, à travailler dans ce milieu culturel plurilingue, j'ai donc pu profiter d'une mobilité géographique et linguistique qui s'est répercutée sur ma production artistique. Il est vrai que j'ai développé un travail littéraire qui intègre plusieurs langues, mais ce qui m'intéresse ce sont justement les points de tensions, les frictions, les glissements identitaires et les incertitudes qui façonnent une littérature créole et anti-identitaire. Je suis conscient que je me situe clairement dans un horizon utopique (certains diront snob), que je pousse le dialogue entre les langues très loin, avec un certain volontarisme ; mais je vis également sur ma peau les déchirements et les incertitudes d'une identité culturelle, sexuelle, émotionnelle mixte et perpétuellement à dire, à écrire, à incarner. Il y a donc une forme de

militantisme dans l'usage politique et intime que je donne à l'expression « *queer in translation* », sous l'égide de laquelle je range aujourd'hui mon parcours intellectuel.

RMA : *Au vu de la vie de la littérature et de la culture, et de l'organisation politique concurrentielle entre les cantons que vous traversez de bout en bout, dans quel canton, selon vous, un meilleur accueil est-il réservé à la culture et aux belles-lettres ? Qu'est-ce qui fait la différence ?*

PL : Les différences et les résistances sont les mêmes, je crains, que celles qu'on rencontre dans d'autres pays européens. Une production culturelle pointue, puissante et habitée est à mon sens foncièrement dérangeante pour le pouvoir et pour les tenants d'une tradition immuable, d'une stabilité identitaire, d'un essentialisme culturel (l'esprit d'une nation, le génie d'une langue, l'unicité d'une religion…). Pour ne pas être écrasé par le déterminisme social et par le conservatisme qui accompagne les petites communautés – obligées à être sur la défensive pour ce qui est de leurs valeurs et de leurs fondements mythiques –, il faut pouvoir s'inscrire dans un milieu culturel doté d'une masse critique conséquente, d'une capacité de capter les voix de la marge et de la contestation. Les réalités citadines sont, en ce sens, les plus à même d'absorber, d'accepter et de profiter de la charge libertaire des écrivains et des intellectuels. L'absence de métropoles en Suisse (hormis, peut-être Zurich, Bâle et – dans une mesure plus modeste – Genève et Lausanne) a certainement freiné l'épanouis-

sement d'une littérature puissante et écoutée dans notre pays, qui donne parfois l'impression d'une certaine tiédeur, d'un consensus mou, même dans les milieux culturels.

RMA : *Cela pose-t-il finalement un problème de visibilité de toutes les composantes ethnolinguistiques de la Suisse sur la scène culturelle ici et ailleurs ?*

PL : Le problème est double. Au niveau national, la barrière des langues et les différences de masse critique et de force économique rendent moins évidente la place des cultures minoritaires (la francophone, l'italienne et la romanche, ainsi que les autres minorités issues de l'immigration) : au niveau fédéral, il existe toutefois toute une série d'occasions pour mettre en contact les différentes composantes culturelles du pays. Les journées littéraires de Soleure, les Rencontres du théâtre suisse et les Journées de la danse, les maisons de la littérature (à Zurich et à Genève), les tournées de lectures organisées par la Fondation Pro Helvetia ou par les Prix fédéraux de littérature sont autant d'opportunités pour favoriser un dialogue et une connaissance réciproque. Le système de subventionnement public de la culture est très développé dans notre pays, avec quelques excès aussi : les cultures minoritaires jouissent d'un appui étatique plus fort et ces réalités culturelles – notamment pour l'italien et le romanche – sont plus « soutenues » que visibles. Dans un marché restreint, la présence des subsides et des aides à la création est essentielle, même

si elle donne lieu à des situations paradoxales. Chaque région a aussi besoin d'une visibilité au-delà des frontières nationales, de débouchés dans les vastes espaces culturels qui entourent la Suisse. Et dans ce cas, la lutte est à la fois ardue et ambiguë, entre envie d'une reconnaissance (toute relative) et attachement aux origines (mais lesquelles au fond ?).

RMA : *Vous vous intéressez également aux écritures liminaires, aux voix des groupes minoritaires comme on le voit avec* Hétérographe, revue des homolittératures*, ou pas. En quoi consiste ce projet scriptural ?*

PL : La revue est née en 2009 et a publié dix numéros jusqu'en 2013, année de sa disparition par manque de financement et d'abonnés. Au départ, nous avions le désir de donner de la place, de la visibilité à la littérature LGBT, à travers des textes inédits d'auteurs suisses et internationaux, des entretiens et des essais. Très vite l'équipe de rédaction s'est rendu compte qu'une vision uniquement identitaire et militante n'était pas spécialement intéressante dans le domaine littéraire, dans lesquels sont essentiels le décloisonnement, la liberté de l'imaginaire, bien au-delà des catégories nationales, sexuelles, « ethniques ». *Hétérographe* s'est donc concentrée – par le biais des écritures multiples et créoles – sur les écrivains, chercheurs et créateurs qui faisaient bouger les frontières et les étiquettes, à l'encontre de tout déterminisme social et de tout essentialisme identitaire. Nous avons accueilli des auteurs indéfinissables comme la

chicana Gloria Anzaldua, ou l'écrivaine et prostituée Grisélidis Réal, des auteurs majeurs de la littérature soi-disant homosexuelle (Sandro Penna, Tony Duvert, Denis Cooper, Pedro Lemebel, W.H. Auden), mais aussi des poètes suisses totalement étrangers au milieu gay, dont les préoccupations et les esthétiques nous intéressaient par leur liberté et leur anti-moralisme (Fabio Pusterla, Dubravko Pusek, Marie Gaulis). Parallèlement, nous avons rencontré et interviewé des penseurs clairement proches de la mouvance queer et anti-essentialiste : Judith Butler, Judith Jack Halberstam, Coco Fusco, Didier Eribon, Francesco Remotti, Marcela Iacub ; ou exploré des domaines variés tels que la théologie (Thomas Römer, Stéphane Lavignotte), le cinéma, l'opéra, et bien sûr la littérature. Chaque numéro était également accompagné d'un cahier d'images confiées à un.e platicien.ne (Emmanuelle Antille, Fouad Mazooz, Diego Sanchez). Au final, nous sommes assez fiers d'avoir gardé une grande fluidité entre genres artistiques et identitaires, d'avoir pu défendre une créativité libre et insoumise, en cassant au passage quelques préjugés et en revendiquant un goût pour la marge et pour la différence.

RMA : *La littérature érotique a une présence en Suisse. Peut-on l'envisager comme une littérature rose, ou plutôt comme une énonciation collective des minorités sexuelles en Suisse ?*

PL : Je n'ai aucune compétence particulière pour parler de littérature érotique en Suisse,

elle existe comme ailleurs avec ses composantes « roses », comme vous le dites, consensuelles et récréatives, ou plus clairement militantes et libertaires. La revue *Hétérographe* a touché parfois à ce domaine, mais son but était plus large. Nous parlions plus de genre que de sexe, même si nous avons consacré des dossiers à des minorités sexuelles parfois privées de parole (les prostitué.e.s, les transexuel.le.s, les intersexué.e.s). Aucun individu, aucun groupe, ne peut se définir uniquement à partir de composantes ou de préférences sexuelles. La richesse de l'homme et des communautés est multiple, toujours changeante et la tolérance envers les choix de chacun est une source de confrontation et de richesse, de partage et d'échange. Pour citer votre chanteur Petit Pays, « l'amour n'a pas de frontières ».

RMA : *Nous ne sommes plus sans doute à l'époque de Calvin. Mais peut-on lire* Sessualità *comme un mode d'emploi, ou plutôt comme une levée de bouclier contre certains sujets tabous ? La sexualité est-elle un sujet tabou en Suisse ?*

PL : Non, je n'ai pas cette impression, pas plus qu'ailleurs en tout cas. Le roman a un titre provocateur, certes, mais la sexualité y est conçue plutôt comme une force vitale, secrète – pas limité au sexe, à la génitalité ou à l'accouplement –, une force qui pousse les corps et les vies à s'éloigner ou à se rapprocher. En plus, le titre n'est qu'une citation : Erika, l'un des personnages, dramaturge à Berlin, a connu son premier grand succès par une

pièce sur la figure de Sarah Kane, intitulée justement *Sexualité*. Le roman raconte l'histoire d'un déchirement, celui d'un père terrorisé – comme plusieurs de mes personnages – par la fragilité de la vie, qui abandonne son fils aux soins de sa sœur lesbienne (la compagne d'Erika) pour changer de pays et de langue dans une fuite douloureuse. Après quatorze ans, ces personnages se retrouvent à Genève pour renouer avec le passé, en admettant leurs failles et leurs fragilités, pour s'inventer une nouvelle affectivité. Il n'y a rien de spécialement choquant ou provocant dans cette histoire, sinon la claire revendication de la liberté de tisser des liens et des constellations amoureuses plus libres, conscientes, non contraintes. Pour ma part, j'ai traité plus frontalement dans d'autres livres (notamment de poésie) les tabous relatifs à l'homosexualité, à la mort et au suicide. D'une manière autobiographique, impliquée. Ces tabous ne sont pas spécialement « suisses », mais certainement liés au contexte familial, provincial (le Tessin) ou religieux (le catholicisme). Il faut pourtant rappeler que la Suisse a accepté par votation populaire en 2005 l'introduction d'un partenariat enregistré pour les couples du même sexe, rejoignant en ce sens une bonne partie des pays européens, ce qui montre que la situation des minorités sexuelles est moins sujette aux préjugés sociaux que par le passé. Il n'y a plus depuis longtemps aucune persécution ouverte contre les homosexuel.le.s dans notre pays.

RMA : *Existe-t-il d'autres sujets tabous, d'autres groupes minoritaires qui mériteraient une inscription dans la littérature suisse ? Quels sont les rapports entre la littérature et la censure en Suisse ?*

PL : Le fonctionnement politique et culturel helvétique est basé sur un certain consensus, sur la concertation parfois laborieuse, qui évite les conflits les plus éclatants pour favoriser une paix sociale qui cache les failles ou les déchirures. On parle peu de mort, de minorités (les Roms, les étrangers) dans notre pays ; nous avons de la peine même à affronter certains nœuds troubles de notre histoire – les connivences avec le nazisme ou le vol de biens juifs pendant la Deuxième Guerre mondiale – ou de notre présent – la responsabilité sociale des grandes multinationales et des banques dans la spoliation d'une partie de la richesse de la planète, le trafic d'armes. Le tabou principal est donc chez nous presque un méta-tabou : on feint une paix qui englue tout discours, toute réelle contestation du système, au nom de la richesse et du bien-être fade des citoyens. Ce minuscule pays, parmi les plus riches au monde, n'aime pas les esclandres. Est-ce que la littérature doit ou peut jouer un rôle pour briser ce silence consensuel ? Dans les années 1960, des auteurs comme Max Frisch, Friedrich Dürrenmatt ou Enrico Filippini ont parlé de la Suisse comme d'une prison dorée ; d'autres figures singulières ont revendiqué les droits de parole pour des minorités injustement maltraitées. Un exemple : Marielle Mehr pour les Jenisch, poussés à la séden-

tarisation par un monstrueux programme de normalisation sociale d'une agence étatique de protection de la jeunesse. Mais on ne peut pas dire que la littérature suisse se signale par sa puissance libertaire. Bien sûr, nombreux sont ceux qui s'opposent, par leurs écrits, à la vision idyllique du pays, en réagissant à une sorte de censure (préventive) qui en façonne l'image… mais si nous nous tenons à la définition de Pasolini, qui affirmait qu'un écrivain réellement engagé est celui qui assume d'avoir à sa charge des procès (ou d'être persécuté par les pouvoirs en place), en Suisse nous en sommes bien loin…

RMA : *La littérature et la morale. Un couple d'infidèles qui se rapprochent aujourd'hui de la laïcité, un galant qui flirte avec les deux. Le débat en France fait fureur. Est-ce aussi le cas en Suisse ?*

PL : La littérature n'a strictement rien à voir avec la morale. Elle parle de l'homme, qu'il soit assassin, saint, homosexuel, mutique, laid, creusé par les doutes, aux prises avec la vie, l'histoire, le désespoir, la solitude. L'imaginaire – où les personnages et les mots prennent forme – est un creuset de liberté, de possibilité, de multiplicité qui ne répond pas à des lois, mais à l'élan vital. Rien ne doit l'entraver. En Suisse comme ailleurs.